

*Affectueux souvenir
à mon bon ami & confrère*

Est

E. ALLAIN

AU PAVILLON PEIRESC

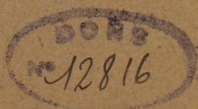
L. ABDIAT

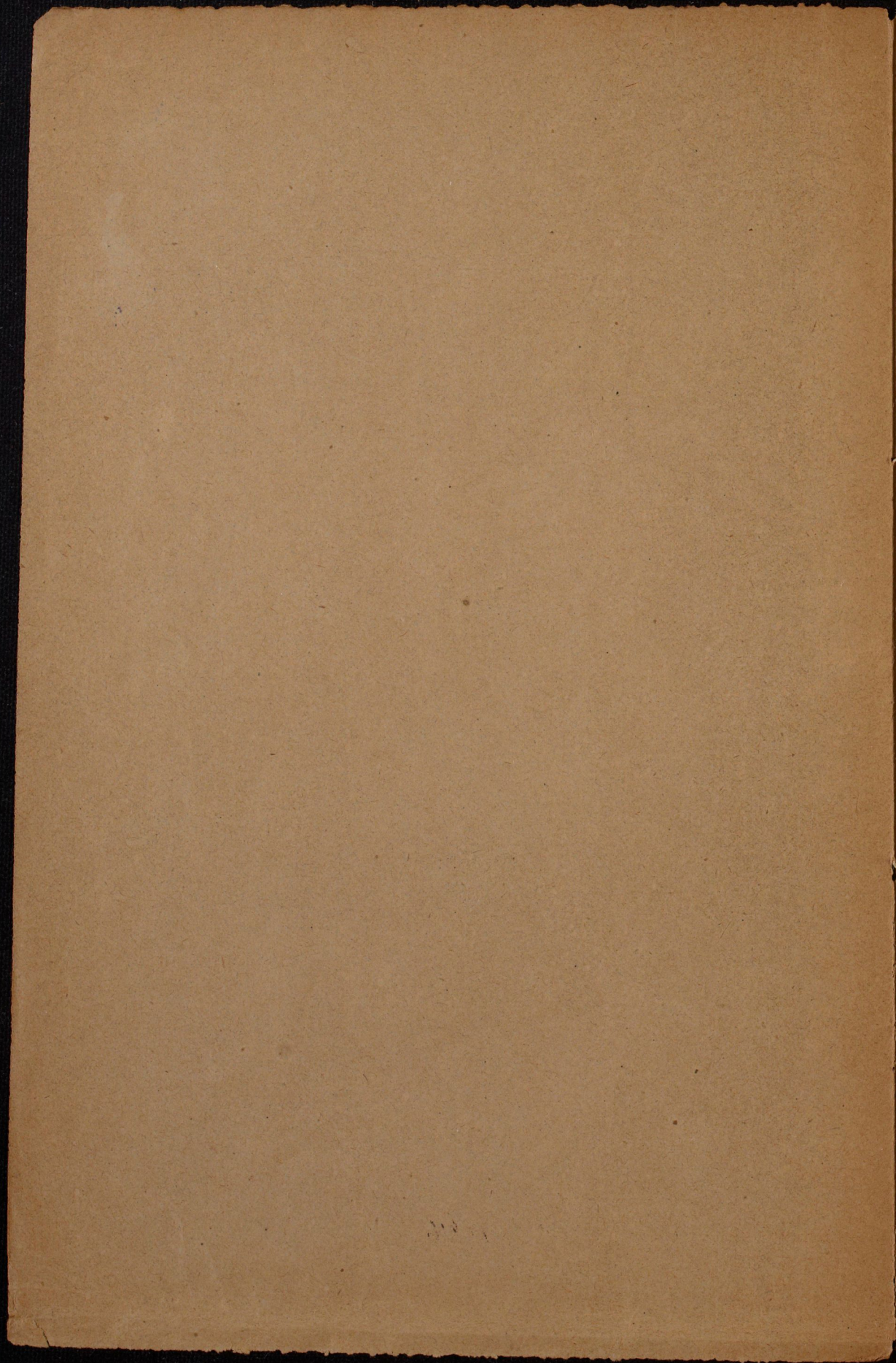


SOUS LE CHATAIGNIER



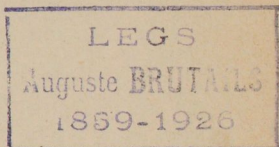
1893







AU PAVILLON PEIRESC



Je n'ai jamais écrit d'impressions de voyage : pour y réussir, il faut beaucoup d'esprit et d'imagination. Mon cher confrère M. Hazera, en nous parlant de Solesmes, nous a amplement démontré qu'il est abondamment pourvu de l'un et de l'autre. Mais « tout le monde ne peut aller à Corinthe », et je dois dire, sans fausse humilité, que les qualités nécessaires pour intéresser le lecteur en traitant de tels sujets ne m'ont pas été départies. Si je voulais m'en mêler, *invita Minerva*, je verserais sûrement dans cette littérature spéciale, littérature fort utile mais peu savoureuse, dont les maîtres sont Joanne, Murray et Bœdeker.

Malgré la résolution, prise depuis longtemps en pleine connaissance de cause et tenue fidèlement jusqu'ici, de garder pour moi seul mes souvenirs de voyageur, je me risque à parler aujourd'hui d'une excursion trop courte au pavillon Peiresc. C'est le nom que notre très docte et spirituel ami, M. Ph. Tamizey de Larroque, donne à sa maison des champs, en souvenir du grand « curieux », de l'ami incomparable, du *tam bonus commendatarius* de Guîtres (1) dont il a exhumé la correspondance et renouvelé la gloire quelque peu obscurcie.

(1) N'oublions pas de constater fièrement que, grâce à mon savant maître, M. Antoine de Lantenay, et à M. Tamizey de Larroque lui-même, la *Revue Catholique* a pu rendre dignement hommage à la mémoire de Peiresc.



Hoc erat in votis ! me disais-je, il y a quelque quinze jours, en embrassant mon hôte. Depuis des années, j'avais recours à sa complaisante érudition ; avec une bienveillance exquise, il avait présenté mes livres aux lecteurs de plus d'une revue savante ; je lisais ses ouvrages incessamment multipliés, ses articles dont il ne peut lui-même savoir le nombre, ses lettres familières où le cœur et l'esprit font si bon ménage et où on apprend tant de choses. Et jamais nous ne nous étions vus ! Cela ne pouvait durer ainsi, et, puisque mon ami ne bouge de son ermitage que pour se plonger du matin au soir dans le *mare magnum* des manuscrits de la Nationale, de la Méjanes et de l'Inguimbertine, je n'avais qu'une chose à faire, aller moi-même au pavillon Peiresc. « Nous ne nous connaissons pas encore *de visu*, m'écrivait le solitaire de Gontaud ; cette anormale situation ne peut durer plus longtemps. Je fais donc appel à votre bonne affection et je vous tends les bras avec la plus douce confiance. » Comment résister à cet appel cordial ?

Quelles bonnes heures j'ai passées là-bas ! Tout y a été exquis, du moins de la part de mon hôte. Et pouvait-il en être autrement ? Entre nous deux, nulle dissonance. J'ai des relations d'études avec des hommes dont les idées diffèrent des miennes sur des points essentiels ; ces relations sont aimables, mais à quelques égards nous restons « irréductibles ». Avec M. Tamizey de Larroque, rien de pareil : nous jetons sur les choses éternelles les mêmes regards, et nous nous glorifions de la même fidélité aux enseignements et aux lois de notre mère la sainte Église. Et puis nous avons les mêmes amis, les mêmes goûts, et, le dirai-je ? une commune faiblesse (1).

(1) Cette faiblesse, je vais la confesser, et sans honte. Nous aimons beaucoup... les chats. Quelques sérieux lecteurs hausseront les épaules à cette révélation inattendue. Tant pis pour eux. Ils ne savent donc pas, les pauvres gens, le charme et le soulas qu'apporte un soyeux minet dans un cabinet encombré de livres et de papiers ! De temps en temps, on quitte des yeux le manuscrit qu'on déchiffre ou la « copie » qu'on aligne péniblement, et on se repose en contemplant le philosophe ronronnant qui s'est installé à son aise sur quelque pile branlante de bouquins et garde, comme l'« Amilcar » de *Sylvestre Bonnard*, « la cité des livres ». Au surplus, la

Nous avons les mêmes amis, dont nous sommes fiers et dont, avec un charme infini, nous avons évoqué le souvenir, rappelé les bons offices, les saillies spirituelles, les œuvres magistrales. Vais-je les nommer ici ? J'en ai bien envie. Mais non. L'amitié est une fleur délicate dont on aime à se réserver, entre intimes, peut-être avec quelque égoïsme, le doux parfum. Je dirai seulement que nos amis ne sont ni des politiciens, ni des barons juifs, mais des historiens, des critiques, des érudits qui trouvent tous à qui parler avec M. Tamizey de Larroque et qui, pour la plupart, veulent bien m'honorer, moi chétif, de cette large bienveillance que les vrais savants ne refusent jamais aux travailleurs de bonne volonté.

Nous avons les mêmes goûts et je marche, mais *longo intervallo*, dans les mêmes sentiers que mon hôte du pavillon Peiresc. Nous aimons les vieux parchemins et les papiers poudreux ; nous aimons follement les livres, y compris ce

confrérie des amateurs de chats est fort bien composée et notre prédilection pour eux est autorisée par d'illustres exemples. Richelieu en avait constamment trois ou quatre sous son fauteuil. Peiresc a introduit les angoras en France, comme l'a dit, à une séance solennelle de l'Académie des Inscriptions, le prince des érudits de ce siècle, M. Léopold Delisle, en citant, s'il vous plaît, le grave Gassendi. Un des dessinateurs les plus fins et les plus célèbres du XVIII^e siècle, Cochin le fils, a gravé « les chats angola (*sic*) de M^{me} du Deffand » ; au bas de l'estampe, on lit ces vers, fort justes à mon sens :

S'ils ont griffes et dents, ils en font bon usage.
On leur impute à tort et ruse et trahison ;
Ils sont gays, caressans ; la grâce est leur partage.
Qui les craint s'en repent ; qui s'y fie a raison.

Taine a adressé douze sonnets à ses chats. Je souhaite que les biographes de l'avenir — d'un avenir aussi tardif que possible — aient un souvenir pour le matou favori du pavillon Peiresc, l'honnête « Rousseau », qui dort dans des poses à peindre sur les papiers de son maître, et se comporte si dignement, non pas à sa table homérique, mais tout à côté. — J'indique aux amateurs qui voudraient justifier auprès des profanes la douce manie que je viens d'avouer, un livre très fin du marquis de Cherville, *les Chiens et les Chats d'Eugène Lambert* (in-4^o illustré de 6 eaux-fortes et 145 dessins). Texte et gravures en font un régal des plus friands, pour les yeux et pour l'esprit.

qu'on appelle dédaigneusement les « bouquins » (1). Nous nous passionnons pour les recherches de bibliothèques et d'archives, Certes nous savons revenir souvent aux poètes et aux orateurs, surtout à ceux de l'antiquité et du grand siècle; mais ce qui nous charme surtout ce sont les bons livres d'histoire. Au surplus, nous ne dédaignons rien : un recueil de bibliographie, un inventaire, un catalogue même, ont pour nous des charmes, parce que nous y cherchons toujours et que nous y trouvons souvent quelque éclaircissement depuis longtemps désiré. Pour mon ami, et, toute proportion gardée, pour moi, les heures ne sont jamais longues quand elles sont employées au « déduict d'édlectable » de la chasse, dans les « livres nouveaulx, livres viels et anticques » et surtout dans les documents inédits, à la poursuite de la vérité vraie sur les événements, les institutions et les hommes du passé. Chacun prend son plaisir où il le trouve, n'est-ce pas ? et nos plaisirs à nous en valent bien d'autres. « Joint que », comme on aurait dit au temps du bon Peiresc, ces études-là ont aussi leur utilité pratique : le commerce des morts ne nuit pas à qui veut bien connaître les vivants. L'homme est toujours homme en tout pays et en tout temps. Et l'histoire fortement étudiée nous permet d'ajouter l'expérience des autres à celle qu'on peut acquérir dans la pratique journalière — et souvent, hélas ! bien dure — de la vie.

(1) A propos de bouquins et de voyages, quels bons jours j'ai passés à Solesmes, tandis que l'aimable et savant Dom Antoine Dubourg me faisait les honneurs de l'admirable bibliothèque de l'abbaye, bibliothèque malheureusement dispersée dans une dizaine de maisons, mais qui renferme tant de trésors ! Avec le plain-chant des moines et surtout des Bénédictins, cette collection de livres motiverait largement non seulement un voyage, mais un long séjour à Solesmes. Et quel accueil de la part de ces pieux « solitaires » ! Quelle merveille que les *saints* de l'abbatiale, auxquels, moi aussi, j'ai pu faire mes dévotions sous la conduite de notre bon ami, Dom Gabriel Thomasson. L'exacte et pittoresque description des hommes et des choses de Solesmes que nous donne mon cher confrère M. Hazera m'a décidé, il y a quelques semaines, à ne pas remettre davantage cette excursion si longtemps désirée au célèbre monastère et à l'hospitalière maison de Notre-Dame du Chêne. Je puis dire que la réalité y a pleinement répondu à mes espérances.

Donc nous avons longuement causé, nous laissant aller sans arrière-pensée au charme de ce bavardage abandonné, où les parenthèses abondent et les anecdotes aussi. Il est très bon de se soustraire ainsi quelquefois aux tristesses du présent, aux inquiétudes de l'avenir, et je ne tiens pas pour perdues ces heures d'exquis loisir. A la vérité, j'avais parfois quelques remords de ravir ainsi à mon hôte ce temps qu'il emploie si bien. En ma faveur il a bien voulu

... Partem solido demere de die,

et le bénéfice était si grand pour moi que j'étouffais mes scrupules. Au fait, me disais-je, mon excellent ami se dédommagera quand je serai parti ; il mettra les morceaux doubles. Et puis quand, comme lui, on donne régulièrement aux livres douze heures par jour (voilà ce qui s'appelle un *dies solidus*), c'est pain bénit d'être contraint à se reposer un peu.

Entre temps, tandis que mon hôte corrigeait quelque épreuve impatientement attendue par l'imprimeur ou annotait savamment une ou deux lettres de Peiresc, je bouquinais quelque peu pour mon compte. Nous n'avions pas à notre portée la splendide « librairie » de la maison de Gontaud où un corps d'armée de 6,000 volumes est rangé en bon ordre. Mais il y avait encore à s'escrimer dans l'« estude » suffisamment garnie du pavillon Peiresc. Ainsi ai-je fait, m'en donnant à cœur joie et glanant, de ci de là, quelques notes qui auront, je l'espère, leur emploi.

J'avais beau dire avec Lamartine : « O temps ! suspends ton vol », il a fallu partir, mais avec le grand désir et le ferme espoir d'un retour prochain.

Du pavillon Peiresc, cette maison de Socrate qui serait trop petite pour tous les livres et surtout tous les amis de M. Tamizey de Larroque, maison perchée à plus de cent mètres d'altitude au centre d'un vaste paysage « fait à souhait pour le plaisir des yeux », avec des souvenirs inoubliables, avec la joie d'avoir vu à mon aise et longuement entretenu un

ami qui est un des plus savants hommes de ce temps, j'ai rapporté des vers charmants.

Ces vers, on me permet de les donner aux lecteurs de notre chère *Revue Catholique*. M. Tamizey de Larroque a été un de ses fondateurs ; il y collabore avec le dévouement, la bonne grâce et la science que l'on sait ; son succès et son bon renom lui tiennent fort au cœur. Les stances qu'on va lire sont l'œuvre d'un de ses plus fidèles amis, homme d'esprit et de science, grand travailleur et érudit de marque, M. Louis Audiat. Tout à côté du pavillon Peiresc se dresse un châtaignier séculaire dont l'ombre fraîche abrite chaque été le maître de céans et ses amis. A ses pieds, on a fortement travaillé, beaucoup causé aussi, mais non, je vous l'assure, des moyens de faire fortune, du cours de la Bourse, du prix des vins, de l'odieuse politique. Ce châtaignier, M. Audiat l'a chanté en d'aimables vers allégoriques qui le dépeignent vraiment fort bien, mais où nous reconnaissons sans peine, en « cet arbre fier qui domine les autres, chenu mais très droit, nourrissant des rameaux vigoureux, prouvant sa force par ses fruits innombrables, en cet arbre à qui nous avons tous pris une feuille et souvent branche entière », qui donc ? mais notre ami lui-même, avec sa stature imposante, la fraîche vigueur de son esprit, son noble cœur, sa science très sûre et la bonne grâce avec laquelle il nous y fait tous participer, « Gascons, Français, même étrangers ».

Je voulais écrire dix lignes pour présenter les vers de M. Audiat et en noter les allusions délicates. Voilà six pages. C'est bien le cas de dire : *Ex abundantia cordis os loquitur*.

Il est, tout de même, temps de s'arrêter. En fait de préfaces, comme en fait de folies, les plus courtes sont toujours les meilleures. J'aurais dû m'en souvenir plus tôt, évitant ainsi de démontrer à mes dépens l'exactitude de cet aphorisme :

Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire.

E. ALLAIN.





SOUS LE CHATAIGNIER

A M. Philippe TAMIZEY DE LARROQUE,
Correspondant de l'Institut.

SUR la colline un grand arbre s'élève,
Vert et touffu, dont au printemps la fleur
Répand au loin son parfum, dont la sève
Verse en été le calme et la fraîcheur.
Qui ne connaît son ombre hospitalière ?
Qui n'a, Gascon, Français, même étranger,
Pris une feuille et souvent branche entière
A ce généreux châtaignier ?

Cet arbre fier qui domine les autres
Se plaît à voir d'aimables compagnons,
Causeurs charmants, gais vivants, bons apôtres,
Que n'effraient point francs propos et chansons.
On jase ; on rit du méchant qui fait rage,
Du sot qu'il faut à tout prix éloigner.
Il cache tout sous son discret feuillage,
L'indulgent et bon châtaignier !

Il est chenu, mais très droit. Son écorce
Nourrit encor des rameaux vigoureux.
Le cœur est ferme ; il nous prouve sa force
Et sa verdeur par ses fruits savoureux.
Garde longtemps cette vigueur si belle
Que tes amis sont heureux d'admirer.
Fais chaque année une branche nouvelle,
Toujours jeune, ô vieux châtaignier !

LOUIS AUDIAT.

Pavillon Peiresec, près Gontaud, août 1893.

EXTRAIT DE LA *REVUE CATHOLIQUE DE BORDEAUX*

TIRÉ A 40 EXEMPLAIRES

